une sorte de compromis pour qu'elle ne s'avançât pas plus loin. Les deux puissantes rivales sont tombées d'accord pour fixer les frontières de l'Afghanistan et de la Boukharie. Mais ni l'une ni l'autre n'a voulu garantir que ces frontières seraient respectées soit par le khan de Bokhara, le vassal des Russes, soit par l'émir de Cahoul, l'allié des Anglais dans l'Afghanistan. La question de l'Asie centrale est restée donc au même point, et la Russie et l'Angleterre n'ont pris aucun engagement qui pût gêner leur liberté d'action. On peut conclure seulement des explications échangées entre Londres et Pétersbourg, sur le ton de la plus parfaite courtoisie, que la Russie n'est point pressée de pousser plus loin, avant que sa domination ne soit tout à fait affermie dans ses nouvelles conquêtes. L'Angleterre sera bien obligée de se contenter de ce répit sans rien obtenir de plus.

CHINE ET JAPON.

L'empereur de la Chine, ayant atteint cette année sa majorité, a pris les rênes du gouvernement. Les représentants des puissances ont sollicité tout aussitôt l'honneur d'être admis en la présence du Fils du Ciel. Les ministres chinois n'ont rien négligé pour éluder les engagements pris par les traités. Mais enfin il a fallu céder, et les ambassadeurs étrangers ont paru devant l'empereur sans faire de génuflexion. Cette réception marquera peut-être pour la Chine le commencement d'une ère nouvelle dans ses relations avec le dehors. Le gouvernement chinois n'en est pas moins décidé à résister, aussi longtemps qu'il pourra, à l'influence des étrangers. Son antipathie va jusqu'à ne vouloir point sur son sol l'établissement de télégraphes qui le serviraient si bien dans l'administration d'un empire plus grand que l'Europe et deux fois aussi peuplé. Il ne veut point entendre parler de chemins de fer, bien que les provinces septentrionales de l'empire possèdent six fois autant de charbon que tous les bassins houillers d'Angleterre. En un mot, il veut lutter par l'inertie contre le mouvement qui le menace de toutes parts. Les provinces occidentales lui échappent déjà. Yacoub-Bey, échappé de Tachkend, dont il était gouverneur en 1863, s'est emparé de Kachgar, aux dépens de la Chine, et en a fait le centre d'une domination sur des confins du Turkestan et de la Tartarie. Les Russes ne cessent point d'avancer du côté de l'Ouest et de peser au Nord sur les frontières de la Mandchourie. Les populations situées à l'ouest de la Mongolie se familiarisent avec l'idée qu'elles seront soumises un jour à la Russie.

Le Japon, à l'inverse de la Chine, se hâte dans la voie des réformes. Il ne dépendra pas de lui qu'il ne se mette au pas des Etats de l'Europe ou des Etats-Unis. Nous avons montré l'an dernier que de rapides changements avaient été accomplis dans cet empire de l'Extrême-Orient. Mais les fondateurs du nouvel état de choses au Japon, si remarquables qu'ils soient par l'intelligence, n'ont peut-être pas prévu toutes les difficultés qu'ils rencontreraient dans l'œuvre de transformation qu'ils poursuivent dans leur pays. M. de Hubner, le voyageur le mieux placé pour juger le Japon, en a rapporté cette impression, que les réformateurs japonais ne ménageaient point assez les préjugés, les mœurs et même les intérêts du pays. Il admire leur hardiesse, mais il ne dissimule pas un sentiment d'inquiétude sur le résultat définitif de leur entreprise « Dans trois ans, lui disait le ministre Iwakura, qui vient de parcourir l'Europe comme ambassadeur, notre tâche sera accomplie. Les anciens daïmios ne seront pas même maintenus comme gouverneurs de leurs anciens domaines. Nous les obligerons à venir demeurer à Yeddo avec leurs familles. Des hommes capables, n'importe de quelle caste, seront nommés gouverneurs. A ce titre seul, c'est-à-dire s'ils sont des hommes capables, les daïmios aussi pourront être revêtus des hautes fonctions de l'Etat. Les petits clans seront réunis aux clans les plus considérables, et une armée sera formée des hommes de guerre jusqu'à présent à la solde et dans la dépendance des ci-devant daïmios." Trois ans pour faire que la féodalité du Japon n'existe plus!—Ce n'est point un homme instruit de l'Europe qui croira qu'une pareille œuvre puisse s'accomplir au Japon, en trois ans. Aussi les puissances feront-elles bien de ne pas se laisser trop gagner par la confiance des hommes d'Etat japonais au moment de conclure les conventions relatives à l'admission des étrangers dans l'intérieur du pays. Les *Daïmios* et leurs anciens hommes d'armes les *Samuraïs* ne peuvent être satisfaits de tant d'innovations, qui les réduisent à perdre leur influence, leurs priviléges et leurs revenus. Les populations ne s'accommodent point, dans la campagne surtout, d'un changement de gouvernement qui nécessite des impôts beaucoup plus lourds qu'autrefois. Le mécontentement est peut-être dissimulé, mais il serait possible qu'il éclatât tout à coup. On ne peut prévoir ce que produirait une insurrection. Il paraît inévitable pourtant, dans le cas où les adversaires des réformes l'emporteraient, qu'une réaction se produise contre les étrangers, dont les conseils ont tant d'influence sur les hommes d'Etat du Japon.

CAUSERIES AGRICOLES.

(Suite.)

Je n'ai pas l'intention de reproduire toutes les idées émises et discutées pendant la soirée; je crains de finir par fatiguer mes lecteurs avec les dires du Capitaine B. et des cultivateurs de son entourage. Il me suffira de constater que tout le monde parut unanime à conclure: que l'agriculture de la province de Québec, si elle était conduite selon les meilleurs principes, pourrait assurer l'aisance, le bonheur à nos compatriotes; que l'instruction et l'étude des choses pratiques, au moyen de la lecture, sont les deux grands remèdes dont notre classe agricole aurait besoin pour améliorer sa condition.

Je termine ici le récit de ma visite: toutefois avant de prendre définitivement congé du Capitaine B. on me permettra d'ajouter une remarque.

On a vu que cet intelligent cultivateur, non contant de se construire une demeure confortable et d'en orner les abords par de magnifiques plantations, avait encore eu l'heureuse idée de baptiser son " chez soi " du nom de " Bois Joli." L'homme des villes qui s'en va habiter une maison de campagne se croirait en arrière de son siècle s'il ne décorait pas sa résidence d'un nom quelconque; j'approuve pleinement cet usage. Une chose sans nom est incomplète, et souvent il suffit d'un nom bien trouvé pour augmenter l'importance de l'objet qui le porte. Aussi je ne vois pas pourquoi la résidence du cultivateur ne mériterait pas de revêtir un nom comme la villa du citadin. Ce nom bien choisi et exprimant un souvenir précieux, un événement mémorable, peut quelquefois exercer une influence très-considérable sur les sentiments de la jeune génération: ne négligeons rien pour cultiver le cœur et l'intelligence de nos enfants, c'est le moyen de les attacher à la vie rurale.

JEAN BELLEVUE.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

MES POUPÉES.

Je me souviens encore de ma première poupée, une superbe poupée trop grande qui me faisait peur. Elle avait pourtant des cheveux bouclés, des yeux brillants, une jupe de soie qui laissait découverts deux petits pieds chaussés de bas à jour et de souliers à bouffettes. Après l'avoir bien admirée, je l'avais mise au fond d'une armoire, dans le désordre des vieux joujoux, les deux bras étendus, et ses yeux si vivants tournés contre le mur. De temps en temps je la regardais, puis je la remettais vite dans sa cachette sans pouvoir m'habituer à lui parler, ni à jouer avec elle.

Après j'en eus beaucoup d'autres, des poupées mal peintes qui perdaient leurs joues roses à la moindre goutte d'eau. Quels désespoirs! La poupée lavée, déteinte, et mes doigts rouges de ses fraîches couleurs. On me consolait alors: " En séchant cela reviendra." Et dix fois par jour, avec un grand remords, j'allais voir la petite victime, appuyée soigneusement à une chaise, fixant dans le vide son regard résigné. Une tache blanche qui ressemblait à une larme mal essuyée la défigurait d'un côté; j'avais le cœur gros pour longtemps. A traîner sur les tapis, à tomber des tables, à dormir sous les tabourets, la poupée achevait de s'abîmer; les yeux bleus se fendaient, la bouche perdait son joli sourire, les bras leur geste arrondi; mais si quelque jour de fête m'apportait une poupée nouvelle, l'autre, avec sa tête recollée, ses bras recousus d'un peu de fil, restait la favorite. Cette préférence ressemblait à un attendrissement. Comme si toutes ses meurtrissures me rappelaient de bonnes journées de jeu et mes désespoirs faciles à chaque nouvel accident. D'ailleurs je n'avais pas encore de coquetterie, seulement la tendresse inexpérimentée, un sentiment de l'abri, car mon plus grand bonheur étais de coucher mon poupon dans sa percette d'osier au risque de chiffonner les bonnets de dentelles avec tous leurs rubans.

Un soir je fus tentée par de petites figures éveillées, rangées aux vitres d'un passage. Il fallut entrer et choisir, à la lueur du gaz qu'on allumait, une de ces mignonnes poupées qui souriaient fragilement dans les luisants de la porcelaine. Celle que je pris avait des cheveux fins que l'on frisait en les mouillant, des robes toutes droites taillées comme les miennes, un tablier de baptiste. En y réfléchissant, je trouve qu'elle était bien simple et bien raisonnable. Ni cachemire, ni bijoux, ni binocle d'écaille; pas d'armoire à glace microscopique, de traîne, ni de pouff. Mais elle avait bien l'air d'une petite fille, plus petite que moi, et m'inspirait des soins maternels. Pour celle-là j'ai commencé à travailler, à ramasser des brins de tulle, des coupures de rubans dans l'embrasure des croisées, autour de ce petit coin des travailleuses où le jour tombe d'aplomb comme dans une alcove drapée de grands rideaux. J'essayais de tailler; dans la belle étoffe aux nuances vives, suffisante pour une robe, j'arrivais à force de maladresse à ne plus trouver qu'un petit cercle pour recouvrir un chapeau rond. Sans me décourager, j'essayais de coudre. Peu à peu j'appris à rester tranquille, je sentis le charme des jours de pluie sans promenade, et du travail patient qui fait l'heure courte en enfermant la minute qui passe dans la piqure des points. Les mains si petites faisaient l'ourlet trop gros, mon fil se nouait, cassait, je devenais toute rouge, je perdais mon dé, mes ciseaux; le peleton roulait à terre, emmêlé comme par un jeune chat. Alors il fallait ouvrir la table à ouvrage, et tout doucement pénétrer dans cette quantité de coffrets, de petites boîtes pleines d'objets menus, précieux par cela même, que l'on manie en devenant adroite, où l'on apprend à trier un cent d'épingles sans se piquer, et à démêler toute seule un écheveau au dos d'une chaise.

Les bobines à tourner, les aiguilles à enfiler, cet affinement du regard et des doigts me vint par ma poupée. Aussi je la vois tout à l'entrée de ma vie de femme, comme dans le cadre étroit d'une allée qui s'éloigne, juste assez grande pour emplir de sa silhouette d'enfant heureuse tout mon horizon d'alors.

LE CHANT DU ROSSIGNOL.

De tous les écrivains anciens et modernes qui ont parlé du Rossignol, de ce musicien par excellence dont les chants retentissent avec tant d'éclat sur la lisière de nos bois et dans nos bocages, aucun ne l'a fait d'une manière plus vraie, mieux sentie et plus agréable que l'historien de la nature, notre célèbre Buffon.

Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des sons faibles, presques indécis comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent; mais ensuite prenant de l'assurance, il s'anime par degré, il s'échauffe et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe: coups de gosiers éclatants, batteries vives et légères, fusées de chant où la netteté est égale à la volubilité; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très propre à augmenter l'éclat des tons appréciables; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût; accents plaintifs cadencés avec mollesse; sons filés avec art, mais enflés avec âme; sons enchanteurs et pénétrants: vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible, une émotion si douce, une langueur si touchante: c'est dans ces tons passionnés que l'on reconnaît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut inspirer, tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, mais moins expressives on reconnaît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur. Ces différentes phrases sont entremêlées de silence, de ces silences qui, dans tous genres de mélodie, concourent si puissamment aux grands effets, etc.

Tel est le tableau de main de maître, où les talents du Rossignol sont rendus d'après nature.

Le premier auteur qui ait fait cet essai singulier, du moins le premier que nous ayons découvert, est un nommé Marco Bettini, savant jésuite, Italien, (mort à Boulogne le 7 Novembre 1657.) Voici un échantillon du chant du Rossignol, qu'il a inséré dans une de ses pièces intitulée " *Ruben, hilarotragedia satiro pastorale :* "(1)

Tiùu, tiùu, tiùu, tiùu, tiùu,
spé tiu zqua:
Quorror pipi
Tio, tio, tio, tio, tix.
Qutio, quitio, quitio, quitio;
zquo, zquô, zquô, zquô,
zi zi zi zi zi zi zi zi,
Quorror tiù zqua pipiqui.

Monsieur le Docteur Jean Mathieu Bechstein, célèbre naturaliste et grand chasseur, (né en 1757 et mort en 1811) a laissé vingt-cinq ouvrages, tous relatifs à l'histoire naturelle, aux diverses espèces de chasses et à l'administration des forêts.

Il s'était surtout livré à l'ornithologie, et avait fait une étude particulière des mœurs et du langage des oiseaux. Le Rossignol ne devait pas sans doute y être oublié, et l'auteur a eu le talent et la patience de noter et d'écrire sous la dictée de l'oiseau même une suite de ces brillantes et éclatantes roulades qui ont valu à ce chantre des forêts le titre de chef d'orchestre dans tous les concerts de la gente emplumée. C'est ce qui a fait dire à M. Chs. Nodier, dans son excellente édition de la *philometa* (1829 in-8, p. 22.) " Que rien n'égale, dans la langue factice de l'imitation, le tour de force extraordinaire du savant ornithologiste allemand Bechstein, qui est parvenu à exprimer assez heureusement avec les signes usuels de notre langue parlée, toutes les modulations de la voix du Rossignol. Ce singulier spécimen de l'onomatopée est trop curieux pour ne pas trouver ici sa place." Nous allons donc le donner tout d'après le texte copié par M. Nodier, et dont nous devons un exemplaire à l'amitié de M. Châlon.

Figurez-vous donc le gentil animal, perché sur une branche, levant la tête, ouvrant le bec et dégoisant ainsi la kirielle de ses sons ravissants:—

Tiouou, tiouou, tiouou, tiouou,
Shpe tiou tokoua,
Tio, tio, tio, tio,
Kououtio, kououtio, kououtio, kououtio:
Tskouo, tskouo, tskouo, tskouo,
Tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii.
Kouorror, tiou. Tskoua pipit skouisi.
Tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tsirrhading
Tsi si si tosi si si si si si si si
Tsorre tsorre tsorre tsorrechi;
Tsatn tsatn tsatn tsatn tsatn tsatn tsatn, tsi.
Dlo dlo dlo dlo dlo dlo dlo dlo dlo:
Kouioo trrrrrrrr itzt.
Lu lu lu ly ly ly lî lî lî lî,
Kiouio didi li loulyli,
Ha guour guour koui kouio!
Kouio kououi kououi kououi koui koui koui koui, ghi ghi ghi,
Gholl gholl gholl gholl ghia hududoi.
Koui koui horr ha dia dillhi!
Hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets
Touarrho hostehoi;
Kouia kouia kouia kouia kouia kouia kouia kouiâti;
Koui koui koui io io io io io io kosii,
Lu lyle lolo didi io kouia
Higuai quai guai guai guai guai guai guai kouior tsio tiiopi.

Voilà le texte pur de la langue des Rossignols; on ne sera peut-être pas fâché d'en voir la traduction française, telle que nous l'a donnée un homme de beaucoup d'esprit, feu M. Dupont de Nemours, membre de l'Institut, qui a rendu ce morceau ou partie de ce morceau, dans notre idiome:

Dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Amie, amie,
Si belle et si chérie:
Dors en aimant,
Ma belle amie,
Nos jolis enfants,
Nos jolis, jolis, jolis, jolis, jolis,
Si jolis, si jolis, si jolis
Petits enfants.
(Silence)
Mon amie,
Ma belle amie,
A l'amour,
A l'amour ils doivent la vie:
A tes soins ils devront le jour,
Dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Auprès de toi veille l'amour
L'amour
Auprès de toi veille l'amour.

Nous voulons bien croire que cette traduction est littérale et rendue dans le rhythme en usage chez Messieurs les Rossignols; cependant nous n'en garantirons l'exactitude qu'après avoir retrouvé la prosodie rossignolienne, et le dictionnaire rossignolien français, que le bon Monsieur Dupont avait consultés.

Voici une anecdote sur M. Dupont.

Un jour chacun se demanda pourquoi tout Paris avait reçu des invitations pour une grande soirée chez la Marquise de Villiers? C'était pour entendre de la musique, et tout le monde y fut avec la persuasion que ce serait une étrange affaire. On apprit en arrivant qu'il était question d'un concert vocal, et que toutes les personnes de la famille devait y faire leur partie. Jugez l'agréable surprise! On se forme en cercle, et c'était un maniaque appelé M. Dupont, qui devait diriger toutes ces belles voix.

" Monseigneur, Mesdames et Messieurs (commença par dire " M. Dupont, en faisant une inclination profonde à M. le Prince " de Conti,) vous allez entendre une cantate imitée du chant " naturel au Rossignol; j'ose me flatter d'avoir eu le bonheur " de l'écrire et de l'accentuer sous la dictée de la nature."

Et puis voilà tous les aimables enfants de la maison qui se mettent à chanter:—

Ti-ô-ou, tiô-ou, ti-ô-ou
Spé tiou z'couà,
Cou-orror-pipi;
Ti-ô, ti-ô, ti-ô, ti-ô-tixe!
Cou-ciô, cou-ciô, cou-ciô!
Z'cou-ô, z'cou-ô, z'cou-ô;
T'zi, t'si, t'si.....
Curror-tiou! z'quouâ-pipi, coui!

C'est ainsi qu'on nous donna bien imprimé sur papier couleur de rose, la cantate ornithologique et philomélique de M. Dupont de Némours. Figurez-vous, si vous pouvez les fous-rires, en entendant chanter sept à huit romances telles que celles-ci, par une pareille couvée de Rossignol.

***

(1) Il faut se rappeler que cela est écrit en italien, et que l'u non accentué se prononce *ou*; ainsi tiùu doit se prononcer tiuou.